

SHIMAZAKI Aki

Suzuran
Une clochette sans battant.

SHIMAZAKI, Aki, *Suzuran. Une clochette sans battant.* Arles. Actes Sud. 2020. 172 pages.

Ce livre, paru en 2019 au Québec, est dû à une Japonaise, installée depuis de nombreuses années à Montréal, dont la marque de fabrique est de donner des séries de cinq livres autour d'un même personnage central, à raison d'un livre tous les deux ans.

La céramiste Anzu – le je narrateur – a pratiqué la poterie dès son plus jeune âge, sous la direction de son grand-père. Elle habite, ainsi que toute sa famille à l'exception de la sœur aînée, à Yonago, ville moyenne au bord de la mer du Japon. La famille se compose des parents, du benjamin, marié et père de deux enfants, d'Anzu qui vit seule avec son fils depuis son divorce. Kyôko, l'aînée, belle, brillante et « dévoreuse d'hommes », a fui sa ville d'origine pour étudier à Matsue, avant de s'installer à Tôkyô. Anzu, qui jouit d'une reconnaissance sans cesse croissante, a reçu de nombreuses distinctions et voit ses vases achetés par des connaisseurs, professeurs d'*ikebana* ou autres, prépare une exposition et tout en faisant la dernière cuisson, elle pense à sa vie, raconte son histoire et en particulier ses relations avec Kyôko, qui la protégeait, l'aidait et à laquelle elle obéissait. Ces allers-retours entre le présent et le passé sont principalement axés sur la vie amoureuse des deux sœurs et sur l'intermittence des sentiments, Anzu faisant figure de mimi cruchette tandis que son aînée de deux ans est du genre amazone pétaradante. Et voici que, à l'occasion de la *golden week* – semaine chômée fin avril-début mai – Kyôto vient fêter ses trente ans avec le fiancé qu'elle va épouser, premier homme qu'elle présente à sa famille

Shimazaki écrit en français, langue qu'elle a apprise à l'âge de quarante ans. On note une faute répétée et tellement grossière qu'on se demande si elle n'a pas été laissée intentionnellement pour bien marquer qu'il ne s'agit pas de la langue maternelle de l'auteur et insister ainsi sur la prouesse. Shimazaki est généreuse avec les termes du métier pour lesquels elle utilise le japonais – indispensable couleur locale –, ainsi qu'avec les petits détails passionnants de la vie, tel « je prends un verre d'eau ». Le message principal qu'elle transmet et que la vie même de la sereine Ansu incarne est la phrase de Confucius : « Choisissez un travail que vous aimez et vous n'aurez pas à travailler un seul jour de votre vie. »

Inutile de préciser que nous n'irons pas au bout de cette dernière pentalogie de madame Shimazaki. Les livres qu'on nous offre ne sont pas toujours des cadeaux !

P.S. *Susuran* signifie le muguet ; c'est en outre, le nom donné par la céramiste à un de ses vases.

Citation : petit poème figurant au début et à la fin du texte.

« Tu m'appelles sans voix
Comme une clochette sans battant
J'entends tout, Suzuran !
Je t'aime depuis toujours
Depuis avant ma naissance. »